

De l'art d'achever le monde entre amis

Érik Bordeleau

Numéro 160, décembre 2012, janvier 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, É. (2012). De l'art d'achever le monde entre amis. *24 images*, (160), 34–35.

De l'art d'achever le monde entre amis

par Érik Bordeleau



IN GIRUM IMUS NOCTE ET CONSUMIMUR.IGNI (1978) de Guy Debord

Tout transparent,
tout est ouvert et tout est infini,
entre ceux qui consomment intensément.
Georges Bataille

IL Y A UNE PROFONDE AFFINITÉ ENTRE LES DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ENVISAGER LA FIN DU MONDE (OU mieux: d'un monde) et les modes d'intensification politique. Le retour à la figure de Paul qu'on observe depuis une bonne quinzaine d'années – qu'on pense aux ouvrages de Jacob Taubes, d'Alain Badiou et de Giorgio Agamben sur la question – témoigne de l'intérêt renouvelé dans le champ de la philosophie politique de gauche pour le rapport entre politique et spiritualité, et en particulier la question du croire dans la constitution de sujets politiques «radicaux». Les premiers chrétiens, on le sait bien, vivaient dans l'imminence de la fin du monde, et plusieurs groupes millénaristes à leur suite se sont chargés au fil des siècles de l'exigence d'achever leur monde selon la forme (souvent délirante, il faut bien l'avouer) de leur conviction.

De même, la pensée critique a souvent tendance à jeter une lumière crépusculaire et désenchantée sur le monde. C'est une question complexe, que Jacques Derrida a abordée dans un ouvrage au titre fort suggestif, *D'un ton apocalyptique naguère adopté en philosophie*. Titre suggestif parce qu'il est vrai que les condamnations unitaires et sans partage du monde, issues d'un pessimisme foncier ou répondant au schéma «là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve», font l'effet d'un certain décalage, et rencontrent depuis quelques années plus de résistance qu'auparavant, entre autres chez ceux qui insistent sur la pluralité des mondes et qui s'efforcent de relever le défi de leur composition commune. Ainsi, là où *L'institut de démobilisation* affirme dans ses *Thèses sur le concept de grève* qu'«il

n'y a qu'une seule grève. (Parce qu'il n'y a qu'un seul monde)», ou que le collectif barcelonais *Espai en blanc* soutient que désormais nous vivons dans «un seul monde seul» parce que «la réalité s'est faite une avec le capitalisme», d'autres voix s'élèvent en contraste pour souligner que «nous ne sommes pas seuls au monde» (Tobie Nathan, Isabelle Stengers) et qu'il faudrait bien commencer à s'ouvrir à la possibilité envisagée déjà au siècle dernier par William James que nous n'habitons pas un univers mais un *plurivers* (voir à ce sujet les derniers livres de Jane Bennett et de William Connolly, respectivement *Vibrant Matter* et *A World of Becoming*).

C'est d'un esprit similaire que procède la critique formulée par Didi-Huberman dans *Survivance des lucioles* à l'endroit de Pier Paolo Pasolini et de Giorgio Agamben,

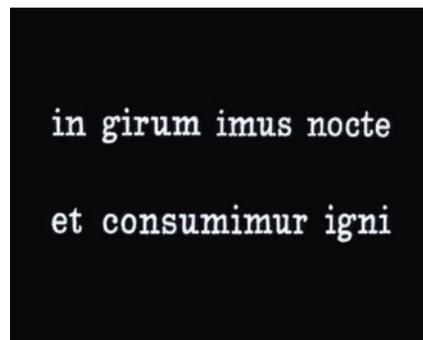
pour lesquels il a par ailleurs une grande sympathie. Didi-Huberman présente des passages hautement dramatiques de Pasolini, où celui-ci soutient, par exemple, qu'il a vu «le comportement imposé par le pouvoir de la consommation remodeler et déformer la conscience du peuple italien, jusqu'à une irréversible dégradation»; et que dès lors «il n'existe plus d'êtres humains», mais «de singuliers engins qui se lancent les uns contre les autres». De même, nous dit Didi-Huberman, lorsque Giorgio Agamben annonce que «l'homme contemporain se trouve «dépossédé de son expérience», nous nous retrouvons à chaque fois placés sous la lumière aveuglante d'un espace et d'un temps apocalyptiques». Contre le caractère exagérément dystopique de ces descriptions, Didi-Huberman affirme qu'«il ne faut donc pas dire que l'expérience, à

quelque moment de l'histoire que ce fût, a été « détruite ». Il faut, au contraire – et peu importe la puissance du règne et de sa gloire, peu importe l'efficacité universelle de la « société du spectacle » – affirmer que l'expérience est indestructible, quand bien même elle se trouverait réduite aux survivances et aux clandestinités de simples lueurs dans la nuit. »¹

Ce n'est pas le lieu ici de répondre dans le détail à la critique de Didi-Huberman, avec laquelle je m'accorde d'ailleurs sur plusieurs points. Je ferai plutôt un pas de côté afin de considérer plus attentivement la politique de l'amitié et l'ardente conception du temps qui animent à la fois l'œuvre d'Agamben et celle de celui qui a sa vie durant fait la guerre à la société du spectacle, à savoir Guy Debord, en prenant appui sur quelques passages de son film *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978). Passons sur la série d'injures raffinées typique des films et des écrits de Debord, débitées sur ce ton monocorde et arrogant qui a fait sa marque, ou encore sur la fierté affichée d'avoir été un objet unanime de détestation, et laissons-nous plutôt porter par la douceur mélancolique de ces travelings sur la lagune de Venise auxquels le film n'a de cesse de revenir, et qui nous mènent jusqu'au cœur vibrant d'un Paris révolu auquel Debord s'attache à rendre hommage. Ce Paris, c'est d'abord celui d'un peuple dans lequel continuent de vibrer les échos de la Révolution et des multiples insurrections communales. Et puis c'est, sur la rive gauche, dans l'après-guerre, un quartier propice aux dérives et « où le négatif tenait sa cour », habité par « des gens bien sincèrement prêts à mettre le feu au monde pour qu'il ait plus d'éclat ». Et de fait, nous dit Debord, « personne ne quittait plus ces quelques tables et quelques rues, où le point culminant du temps avait été découvert. » Car ce ne sont pas des lucioles qui illuminent la nuit de l'Internationale situationniste, mais, entre extase, délinquance et perte, une faune conspirationniste et bigarrée lancée dans un présent sans retour que le palindrome latin qui compose le titre du film décrit tragiquement : « nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu ».

Dans *Le temps qui reste*, Giorgio Agamben définit comme messianique le temps que nous employons pour achever notre représentation du temps, c'est-à-dire le temps dont

nous avons besoin pour faire finir le temps. Le temps messianique, dit Agamben, c'est « le temps que nous sommes nous-mêmes ; pour cette raison, c'est le seul temps réel, le seul temps que nous ayons. »² *In girum imus nocte...*, c'est exactement ça : un film qui cherche à produire une image achevée de son temps, et par là, *un film qui se donne le temps*. « Les avant-gardes n'ont qu'un temps. Ce qui peut leur arriver de plus heureux est, au plein sens du terme, d'avoir fait leur temps. » Au-delà des accents apocalyptiques



qui hantent l'œuvre de Debord, il faut entendre comment chacune de ses phrases, chacune de ses interventions filmiques participe d'une politique de la contraction temporelle, indiscernablement existentielle et collective.

In girum imus nocte... nous plonge au cœur d'un foyer politique incandescent dont on pourrait bien sûr conjurer l'intensité en la taxant de nostalgique ou de romantique, façon *Ivy league*. Et ce serait effectivement une manière de se dérober à ce que les douteuses fréquentations évoquées par Debord ont de compromettant, de se soustraire à l'exigence de mises en jeu subjectives aussi intenses qu'irréversibles. Telle est la teneur de cette politique de l'amitié qui forme de puissantes constellations transhistoriques et lie à travers les âges les communards de 1848 aux habitants de la rive gauche de l'après-guerre, en passant par le comité invisible ou le parti imaginaire d'aujourd'hui. Car l'histoire du mouvement révolutionnaire est d'abord l'histoire des liens qui font sa consistance. Les amis *con-sentent*. Ils conspirent parfois aussi. Et cette synesthésie originaire génère des lignes d'erre, qui font destinée. L'auteur anonyme de « À un ami », préface au recueil de textes d'Auguste Blanqui intitulé *Maintenant, il faut des armes* en donne un bel aperçu : « Qui se résorbe en un destin se trouve de plain-pied avec ceux qui le partagent. L'expérience de l'amitié est le plus doux

effet d'une telle discipline. [...] Qui s'attache ainsi devient de moins en moins une personne et de plus en plus une présence. Il est de moins en moins « humain », mais de plus en plus commun, de plus en plus simple. »³ Nul doute : ce mode d'existence, cette forme-de-vie a quelque chose d'indestructible, qui ressurgit à travers les âges, commandant ses propres formes narratives, répondant à sa propre logique de la sensation, produisant ses propres effets de verticalisation, tendu dans l'élément historique. Le politique comme art d'achever le monde – entre amis.

« ... d'un côté, il y a une politique fondée sur les programmes et de l'autre une politique fondée sur l'amitié. Le Prussien Karl Marx n'a pas attendu la triste fin de la Ligue des Communistes pour haïr la politique des amis. Sa recension du livre de Chenu sur les Conspireurs suinte déjà d'une hostilité sans mélange : « *La vie entière de ces conspirateurs de profession est frappée au signe de la bohème. [...] Déjà d'un tempérament très enjoué à l'image de tous les prolétaires parisiens, le conspirateur ne tarde pas à devenir un « bambocheur » accompli dans cette incessante ambiance de taverne. Le ténébreux conspirateur, qui affiche dans les séances secrètes une rigide vertu spartiate, soudain se dégèle et se transforme au su de tous en pilier de cabaret sachant, ô combien, apprécier le vin et les femmes. Cette jovialité de taverne est encore rehaussée par les constants dangers auxquels le conspirateur est exposé ; à tout instant il peut être appelé aux barricades et y périr ; à chaque pas la police lui tend des pièges qui peuvent le mener en prison ou même aux galères. [...] La témérité désespérée qui se manifeste dans chaque insurrection parisienne est précisément l'apport de ces vieux conspirateurs de profession, les hommes de coup de main. Ce sont eux qui dressent et commandent les premières barricades, qui organisent la résistance, dirigent le pillage des armureries, s'emparent des armes et des munitions dans les maisons, et exécutent, en plein soulèvement, ces audacieux coups de main qui si souvent jettent le parti au pouvoir dans la confusion. »*⁴ »

1. Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Paris, Éditions de Minuit, 2009, p. 25-26, 67, 128.

2. Giorgio Agamben, *Le temps qui reste*, Paris, Rivages, 2000, p. 113.

3. « À un ami », préface au recueil de textes d'Auguste Blanqui intitulé *Maintenant, il faut des armes*, rédigée par un agent du parti imaginaire, Paris, La Fabrique, 2007, p. 13.

4. « À un ami », p. 21.